

FRANÇOIS DE ROUX

JOURS
SANS GLOIRE

ROMAN

28^e édition

nrf

GALLIMARD



JOURS SANS GLOIRE

DU MÊME AUTEUR

EN PRÉPARATION

Cruautés Inutiles, nouvelles.

La Descente aux Enfers, roman.

FRANÇOIS DE ROUX

JOURS
SANS GLOIRE

ROMAN

28^e édition

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, Rue de Beaune

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE A TRENTE EXEMPLAIRES SUR ALFA
DES PAPETERIES LAFUMA NAVARRE, DONT :
VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20
ET DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS DE A à J

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1935.

Nous sortions du Palais de Justice. Déjà, en descendant les marches du vaste escalier, Gautier s'était arrêté plusieurs fois pour parler à des confrères. Comme nous venions de franchir la grille et que nous nous trouvions sur le trottoir du boulevard, je vis devant nous un homme jeune avec de petits yeux vifs et d'épaisses moustaches en brosse. Je remarquai ses guêtres, son pardessus d'été en étoffe anglaise et ses gants tannés de cuir crème. Il donnait une impression de force bien appuyée.

Gautier hésita un instant, mais comme l'autre s'avavançait vers lui les deux mains tendues, il fit un pas dans sa direction. L'inconnu dit quelques mots à Gautier qui eut l'air, alors, de retrouver un ami. Je m'écartai par discrétion tandis qu'une conversation animée s'engageait entre eux.

Gautier ne me rappela pas pour me présenter. J'attendis.

La conversation n'en finissait pas. Je vis l'inconnu montrer à Gautier le café d'en face. Gautier dut lui expliquer qu'il était pressé et que quelqu'un l'attendait. A ce moment il me chercha des yeux. Dès qu'il m'aperçut, à quelques pas, il me fit un petit signe pour que je prenne patience. Le regard de l'autre qui avait suivi celui de Gautier rencontra le mien. Ce regard était froid, assez dur, à la fois fixe et noyé. Gautier sortit de sa poche un agenda et inscrivit ce que lui dictait son interlocuteur, probablement une adresse ou un numéro de téléphone.

Mais ils parlèrent encore longtemps avant de se quitter. Quand ils se séparèrent enfin, Gautier vint en courant vers moi.

— Je t'ai fait attendre, me dit-il, mais je n'arrivais plus à me débarrasser de ce type-là...

Nous nous dirigeâmes vers la place Saint-Michel. Gautier marchait vite sans me regarder et sans parler.

— Je vais te laisser, lui dis-je.

— Pour une fois tu peux bien perdre une heure... Allons à pied jusqu'au Luxembourg..., veux-tu ?

— Mais je croyais que tu avais du travail par-dessus la tête ?

— Que je me couche à deux heures ou à trois heures du matin, cela ne fera pas une bien grande différence, répondit-il sur un ton d'accablement.

Nous étions arrivés au Luxembourg. Nous traversâmes tout le jardin et lorsque nous fûmes à la grille qui longe la rue Guynemer, nous obliquâmes à notre gauche.

— On est plus tranquille par ici, dit Gautier.

Il y avait en effet moins de monde à cette extrême pointe du jardin.

Nous allions nous asseoir à côté de la statue de Sainte-Beuve quand Gautier tira sa montre.

— Quelle heure est-il ?... Diable ! Six heures et demie déjà... Et j'ai une cliente qui m'attend depuis six heures...

— Tu l'avais oubliée ?

— Non, pas... Qu'est-ce que tu dois faire ce soir ?

— Plusieurs choses...

— Pressées ?

— Mon Dieu, pressées...

— Enfin, tu pourrais passer la soirée avec moi ?

— Mais pourquoi ?

— Parce que, je ne sais trop ce que j'ai... Je ne voudrais pas rester seul. Viens dîner à la maison...

Je l'avais suivi. Rue d'Assas, il appela un taxi. Nous montâmes.

— J'expédierai ma cliente en cinq minutes, me dit-il... Nous dînerons, puis nous verrons comment employer notre soirée... Je ne travaillerai pas... Tant pis !

Le taxi stoppa devant chez lui en face du Trocadéro.

Arrivé à son appartement, il donna quelques ordres pour le dîner, pria la domestique de ne plus laisser entrer personne et rejoignit sa cliente.

En attendant au salon, devant un verre de porto, je me demandais ce qui avait bien pu mettre dans l'état d'abattement où je le voyais, ce garçon plein d'ambition, l'homme le plus maître de lui, le plus réfléchi, le plus volontaire que je connaisse... et que j'ai toujours connu ainsi, depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. C'était à la Sorbonne, pendant la guerre. Il n'était pas riche et vivait modestement chez sa mère.

Nous devînmes vite très amis. Avec un autre camarade, Pierre Lartois, nous for-

mions, il y a vingt ans, un trio de jeunes étudiants travailleurs et sages...

Aujourd'hui, Pierre (inspecteur des Finances, détaché à une direction du Ministère) est marié. Il a épousé une jeune fille, Madeleine Vitrolles, amie d'enfance de Gautier, que nous voyions souvent quand nous étions étudiants... Gautier (comme moi) est resté célibataire. Il a déjà une magnifique situation d'avocat, qu'il a obtenue uniquement par son travail, son application de tous les instants, sa persévérance, son intelligence... Il peut compter sur un avenir très brillant.

— Nous allons fumer une cigarette, me dit-il, quand, en ayant fini avec sa cliente, il vint me délivrer. Dans quelques instants le dîner sera prêt et nous pourrons nous mettre à table.

Je le suivis dans son cabinet. Il s'assit à sa table, derrière son bureau.

De nouveau, il me parut préoccupé. Il ne parlait pas. Peu à peu ses yeux se gonflèrent. Il ne retint plus ses larmes.

— Gautier ! dis-je, en m'avançant vers lui.

Accoudé sur sa table-bureau, il avait appuyé son front contre sa main gauche.

De la droite, il me fit signe de ne pas approcher.

— Je te demande pardon, murmura-t-il d'une étrange voix mouillée et hoquetante.

Il se leva. Arrivé à la fenêtre, il sortit un mouchoir de sa poche. Sans essayer de dissimuler, il s'essuya les yeux, se moucha, puis, me regardant bien en face, il me dit, comme se parlant à lui-même :

— Oui, je suis décidé... Je vais me confier à toi... Le veux-tu ?...

— Si cela peut te faire du bien, Gautier, bien sûr...

— Il faudra que je remonte loin. J'ai à te parler d'un mal très ancien...

Sa domestique vint nous dire que nous étions servis.

Le repas fut silencieux. Gautier réfléchissait. Moi, je n'osais pas troubler sa méditation...

Quand nous eûmes pris le café, nous nous installâmes dans son cabinet.

— Je te demande de ne pas m'interrompre, de ne pas me poser de questions, me dit-il aussitôt. Si quelques points du récit que je vais te faire te paraissent d'abord obscurs, patiente un peu. Ils s'éclaireront au fur et à mesure que je te parlerai, car je ne te cacherai rien. Il faudra,

pour la clarté de ce que je dois te dire, que je relate certaines circonstances de ma vie que tu connais déjà. Ne m'en veuille pas. J'abrègerai d'ailleurs tout ce qui ne sera pas essentiel. Je te supplie de m'écouter jusqu'au bout.

Et, ayant disposé près de moi une bouteille de fine, un siphon d'eau de Seltz, des cigarettes, un cendrier, il commença :

J'avais quatre ans quand mon père fut nommé capitaine. Nous quittâmes alors Rouen pour N... où s'est écoulée toute mon enfance.

N... est une préfecture du centre de la France. Vingt mille âmes. A l'époque où j'y vécus, c'est-à-dire pendant les premières années du siècle, il y avait à N... une garnison de deux régiments d'infanterie, ce qui faisait une troupe nombreuse, avec les sous-officiers et les jeunes lieutenants, pour animer les rues étroites de la ville et les cafés de la Promenade. Il y avait aussi à N... beaucoup de fonctionnaires civils. Peu d'industrie, peu de commerce ; une bourgeoisie locale assez restreinte composée surtout de gens de robe et de rentiers. Quelques vieilles familles. Autrefois les officiers fréquentaient les châ-

teaux. A partir de l'époque des « fiches » ils n'osèrent plus se montrer dans les salons aristocratiques et réactionnaires.

Bien d'autres villes de province sont, paraît-il, semblables. Je n'ai vraiment connu que celle-là. N... a peu d'agrément. Le Labron, affluent de l'Allier, petite rivière presque toujours sans eaux, qui devient torrent trois jours tous les cinq ans, contourne la ville. Un vieux château-fort avec des murs gris et épais, et flanqué de deux grosses tours, est le seul monument signalé par les guides. Depuis longtemps on l'a transformé en prison. La cathédrale est moderne. Un jardin public bordé de cafés sépare la ville de la gare. On l'appelle la Promenade. Un joli gazon, des allées ombragées, un petit lac, de grands arbres. C'est, à mon avis, ce qu'il y a de mieux à N...

Les officiers habitaient presque tous des villas sur la route de Vichy et dans le quartier neuf environnant... Par économie, mes parents se logèrent à l'intérieur de la ville. Ils louèrent un appartement au premier étage d'un ancien hôtel, place de la Cathédrale. Pour pénétrer dans la maison il fallait traverser une cour assez vaste sur laquelle prenaient jour les logements des

boutiquiers du rez-de-chaussée : un épicier et un chapelier. Ces logements et les boutiques formaient de chaque côté de la cour deux corps de bâtiments parallèles (les anciens communs) couronnés chacun d'une terrasse au niveau du premier étage et de plain-pied avec notre appartement. Les terrasses menaçant ruine, leur accès nous était interdit. Le corps de logis principal où se trouvait notre appartement se composait de deux étages et d'un grenier bâtis, en partie, au-dessus d'une immense remise qui servait d'entrepôt à l'épicier. Il donnait par derrière sur un jardin de dimensions modestes dont nous avons la jouissance. On accédait au jardin par un perron de pierre assez vaste qui, sous nos fenêtres, s'élargissait en terrasse. C'est là, sur le perron (nous avons toujours appelé cette terrasse, le perron) que ma mère alignait en demi-cercle ses plantes vertes qui jaillissaient de pots rose brique d'inégales grandeurs. Il y avait des aspidistras, des azalées, de petits palmiers arécas, etc., dont mon père et elle prenaient grand soin. Par contre, le jardin, où un tilleul gigantesque occupait une place démesurée, était mal entretenu. De temps à autre ma mère arrachait des herbes folles. Mon père, une

fois chaque année, piochait, sarclait pendant plusieurs jours, enlevait de pleines brouettes de terre et de feuilles pourries, mais trois semaines au plus après le grand nettoyage, notre jardin reprenait son aspect habituel et sauvage. Quand il faisait beau temps, mon père se tenait sur le peron. Il ne descendait presque jamais au jardin qu'il contemplait longuement, chaque soir, accoudé à la fenêtre de sa chambre.

Comme je te l'ai dit, nous étions locataires du premier étage ; sept ou huit pièces logeables mal distribuées. Surtout beaucoup de place perdue. Trop de placards, de lingerie, d'offices et aussi de réduits, de bouts de couloir qui ne menaient nulle part. Je me rappelle le chiffre du loyer : sept cent cinquante francs. Pour la moindre villa de la route de Vichy il eût fallu donner le double.

Au-dessus de nous, habitait avec sa femme un colonel en retraite. L'appartement du colonel était plus petit que le nôtre, car le second étage comprenait aussi les chambres de bonnes et, notamment celle d'Augustine, notre vieille domestique.

Augustine avait été placée à l'âge de quinze ans chez mon grand-père d'Andelle où elle resta jusqu'au mariage de mon père.

Les
nouveaux **r**omanciers **f**rançais

François BARBEROUSSE	L'Homme sec
Jacques BARON	Charbon de Mer
Jean BASSAN.	Le Centre du Monde
Jacques BONJEAN	Les Mains pleines
Pierre BRÉGY	La Terre de l'Extrémité
Henri CALET	La Belle Lurette
Félix de CHAZOURNES	Jason
Jacques DEBÛ-BRIDEL..	Frère Esclave
André FRAIGNEAU	L'Irrésistible
Pierre de LESCURE	Pia Malécot
Albert PUECH	Requête au Mandarin
Georges ROMIEU	Les Vies perdues
Pascal ROSE	La Vie de Famille
François de ROUX	Jours sans Gloire
Maurice SACHS	Alias

lancés en 1935 par la

nrf